

Bibliothèque numérique

medic@

**Rufus, Jordanus / Molin, Jérôme (éd.).
- Hippiatrique de Jordanus Ruffus
calabrais mise au jour pour la
première fois par Jérôme Molin,
docteur en médecine de Fréjus et
professeur de vétérinaire à Padoue**

1818.



Exemplaire de l'Ecole nationale vétérinaire de Maisons
Alfort

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?extalfo00042>



Hippiatrique
de Jordanus Ruffus Calabrois, mise au jour
pour la première fois, par Jérôme Mathieu
Médecin en chef de l'Hôtel, et professeur de
Vétérinaire à Paris.

à Paris
De l'imprimerie de la Minerve 1818.
Préface de l'Éditeur

L'opuscule sur l'hippiatrique qui parait aujourd'hui
pour la première fois dans son entier, a été
composé dans le troisième siècle par Jordanus
Ruffus. Cet auteur que quelque uns ont pris pour
à propos souvent confondu avec d'autres noms, est
certainement un sage et de ceux qui s'appliquent à
l'étude de la nature. Il est en effet le premier qui
à la renaissance de l'ethère ait traité en détail de
l'hippiatrique. Il ose donc se flatter que cette édition
sera non seulement favorablement accueillie par
les amateurs de l'hippiatrique, mais encore de tous ceux
qui s'adonnent à l'étude de la philosophie et de la
nature et de la médecine. Il est certain qu'il a fait
attention au parti qu'en ont tiré la plupart des
écrivains qui ont enrichi leurs ouvrages de
précieux qu'ils y ont puisé quoiqu'ils aient su ou
voulu cacher la source à laquelle ils descendent tant
et de si utiles connaissances. Aussi les hommes les
plus sages ont été jugés avec raison et avec une
digne de paraître au grand jour. Il est d'autant
plus à désirer que le livre de Jordanus, aussi qu'un
autre semblable été avec l'usage de la langue d'Hérodote
par Athénée Sylvaticus dans le Pandectaire de
Médecine &c. &c. qu'on ne peut pas douter que l'un
et l'autre ne renferment une multitude de passages
à l'aide desquels on peut non seulement expliquer et
corriger les auteurs qui ont les anciens ont écrit sur la
médecine, mais encore selon moi ces deux
ouvrages nous mettent à même de surpasser plus
sainement de l'état de l'ethère du troisième siècle
de où derive toute la science de l'hippiatrique.
en sorte que si l'on se rapproche par de ces sources, on
marche à l'école dans la plus pure de la science de
l'histoire et de la littérature. Rien plus, une connaissance



" approfondir des ouvrages composés, dans ce style par
" des auteurs dont les noms nous sont à peine connus
" nous indiquera l'origine de beaucoup de faits. J'en
" ne saurais qu'on trouvera dans cet ouvrage beaucoup de
" choses qui ne sont ni nouvelles ni inconnues, mais la
" raison que plusieurs écrivains se sont donnée comme
" venant d'eux ce qui appartient à notre auteur. Mais
" outre que tout le monde n'a pas pour la même cause
" sont les gens, il n'est pas inutile, il est même très
" utile de puiser la saine doctrine à la source?

Jordanus Ruffus du temps de Frédéric 2.
empereur des Romains qui comme d'attester le
monument historique, régna depuis 1212, jusqu'en
1250. Quoiqu'accusé de crime et banni de plusieurs
pays par ses ennemis peu dignes de foi, ce grand
prince joint à sa postérité d'une réputation justement
méritée, soit par la munificence inouïe avec laquelle
il encouragea les arts et les sciences, en établissant
des écoles et des gymnases, et en y désignant les
maîtres en tout genre aux plus sages
personnages, soit en entretenant lui-même les arts et les
lettres auxquelles il consacra les moments de liberté qu'il
lui laissèrent ses sanglants combats avec les souverains
poutifes. Jordanus fut donc appelé à la cour de ce
empereur. Né dans la Calabre d'une famille de nobles
équites, dès son enfance il montra les dispositions
les plus douces et les plus heureuses. La nature
parut avoir formé surtout pour la carrière du
cheval dans laquelle avec le temps, il fit de si
grands progrès, que soit pour monter et gouverner le
cheval, soit pour le guerir, il n'y avait point d'égal.
Aussi sa réputation s'étendit elle au loin, et Frédéric
à qui elle parvint l'appella auprès de lui pour le
mettre à la tête de sa écurie. Jordanus se conduisit
dans cette place de manière à mériter les plus
grands éloges. De tout côté du public il
composa un recueil de observations particulières
et sur les maladies du cheval et sur les différentes
manières de le traiter, recueil qu'il intitula: De
medicina equestris. De la médecine des chevaux. J
l'ai trouvée dans la collection de l'illustre Calogera.
Fut-il chevalier et constitué en dignité? C'est encore
un problème. Quelque peu en regard à la latinité

un vieux âge, pensent que le mot Miles Soldat,
a la même signification qu'Esques Chevalier.
En effet dans des traductions Italienne qui ne
sont pas très anciennes, il est nommé strenuus
eques, magnificus, dignissimus, honorandus. et dans
une traduction Française du Docteur Labbé, ce
sera le nomme Chevalier. Néanmoins l'an
qu'on qu'il fut enrôlé et l'un des illustres chevaliers
Joseph Serrera de Turin avec qui j'ai eu
l'occasion de parler du manuscrit Latin de Ruffus
qui est de la Bibliothèque Royale de la
patric, ou me communiquant sa observation sur
cet auteur, m'ajouta que dans le manuscrit quel
manuscrit Italien on trouve le mot Casali qui a
la même signification que condottier et maître
des chevaux. Deux mots qui sont aussi que celui
que l'on nommoit M. Stefano Mancastella. Gard.
de l'écurie, est le même que les Latins appelloient
Amigerum Equum, et que les Italiens appelloient
cavaliere di sua Scuderia. et que Ruffus donne à la
tête de l'écurie impériale, occupe une place très
honorable dans la Cour du nouveau pape. Ainsi
point de doute que Jordanus ne fut un homme
équité. Surtout si l'on considère que l'empereur
qui le traitoit avec les plus grandes familiarités, ne
dida pas à lui faire apposer sa signature au
bas de son testament. Or Jordanus Ruffus
"grand Justicier de la Calabre, premier Maréchal
"de l'Empereur, j'étois présent à ce testament et l'ai
"signé. ». Remarquons ici que le mot Magnus
Justiciarius Grand Justicier, signifie une Dignité
particulière. Voici l'apostrophe qu'en donne
Du Cange: Justiciarius, Justicier, comme qui diroit un
officier chargé par le prince, de le pourvoir de l'indulgence
de la mort.

Personne ne doute que Ruffus n'ait composé son
ouvrage après la mort de Frédéric comme le prouvent
ces mots qui se lisent à la tête: Postquam
et mortuo de Imperatore Frederico. Quel que soit
néanmoins l'on attribue à Frédéric lui-même, ou à
il n'a fait qu'ajouter notre auteur de lui considérer comme
l'atteste Jordanus à la fin de son livre. Cependant
"Frédéric lui-même cédant à l'impulsion de son génie
"qui le portoit sur tous les horizons de la nature, et la
"composé un livre sur la nature de l'oiseau, et la

la manière de les élèver, queurs étude de l'application
 que ces empereurs donnoient à l'étude de la philosophie.
 Il n'est pas difficile d'assigner le motif qui
 déterminait ce courtisan à composer son ouvrage. Je croi
 que ce fut autant pour satisfaire aux desirs de sa
 plume que pour obéir aux ordres de l'empereur. En effet
 l'empereur s'étoit entièrement reposé sur lui du soin de
 porter à leur dernier degré de perfection tous les
 genres de science dans cette fameuse école de Salerne,
 qui si elle ne doit pas son origine toute entière à
 l'Arabie, comme il lui prête quelque auteur, est
 certainement redevable de sa célébrité aux Arabes qui
 après lui avoient appris tous les arts et les sciences, lui
 enseignèrent aussi à soigner les animaux. Belliqueux
 comme ils ont toujours été les Arabes, et les chevaux
 étant le plus ferme appui de l'art militaire, pour on
 doute que ces peuples n'aient étudié à fond l'art de
 dompter et de mieux élever ces animaux si utiles. En
 effet depuis le septième siècle de l'ère chrétienne, ou le
 premier de l'ère, époque à laquelle cette nation étoit
 parvenue au faîte de la puissance et de la richesse, les
 historiens parlent d'Hippiatros dont l'unique fonction
 étoit de soigner la santé des chevaux dans les
 expéditions militaires. Mais combien elle est digne de
 notre admiration et de nos éloges, cette noblesse de
 chevalerie établie chez les Arabes, pour conserver sans
 tâche la beauté d'un race remarquable par leurs
 formes gracieuses, et dont la généalogie remonte sans
 interruption à plus de deux mille ans. Les Arabes
 n'ont-ils pas écrit plusieurs livres sur ce sujet? N'ont
 ils pas aussi traduit dans leur langue plusieurs ouvrages
 en ce genre, composés en Grec et en Latin? En
 ti sans ce que Casiri, Herbelot de Rossi et plusieurs
 auteurs célèbres ont transmis à la postérité sur les
 arts et les lettres chez cette nation, il est aisé de juger
 en quel soin et quelle application les Arabes ont
 cultivé la vétérinaire. Le savant Sigonelli est pho
 tograph, pense comme nous que l'école de Salerne
 doit aux Arabes surtout l'étude de cette science. Voici
 comment il s'exprime: „Les médecins de Salerne ont
 apporté plusieurs ouvrages Arabes sur la médecine.
 „Un livre attribué à Hippocrate sur les maladies du
 „cheval fut apporté en Arabie, et un certain
 „Moïse de Salerne le traduisit en latin. Jordanus
 Nicabotchi dit cette traduction du troisième

Siècle, opinion qui me parait très bien fondée. En effet
il est certain que Crésus s'occupait de faire traduire à
Salomon en Latin les livres Grecs et arabes. Ce qui prouve
† On pourroit soupçonner que ces Hippocrate cités par
Villutius Tricostus et Argellati dans son livre qui a
pour titre: Bibliotheca De Volgarizatione, est celui dont les
ouvrages se trouvent dans la collection de Henri Desoerres
de Ruellius, ou bien celui que le savant Valentin a mis
au jour; mais d'après un manuscrit Italien que j'ai
d'un quel auteur du quatorzième siècle à ce qu'il parait,
a composé sur la traduction Latine de Moïse par
Salomon, manuscrit qui est entre les mains de
Villutius cherahin Jacques et Louis, et que j'ai lu avec la
plus grande attention, il ressort de ce que l'Hippocrate
dont nous parlons diffère de ceux précités. Ajoutez
que nous le voyons par son ouvrage qu'il s'écrit du temps
de Conditius roi de Perse, et qu'il fut un sage médecin
de la Jude. Je crois pouvoir rapporter ici la raison qui le
distingue et l'applique à la Péloponnèse. Un Seigneur que
Conditius aimoit beaucoup étoit tombé d'angineusement
malade, ce prince fit venir Hippocrate pour soigner son
arin et soigner la santé de ce jeune homme. Le habile
médecin après avoir considéré le malade, promit de le
guérir; mais un autre médecin eut fait son élève, et
qui avoit fait que là traite la maladie combattit les
proposés de son maître, et offrit que le lendemain
le malade n'existeroit plus. En effet on avoit donné
secretement au malade un jeune homme un breuvage
empoisonné, celui-ci mourut au bout de quelques heures.
Ce crime causa à Hippocrate une douleur si vive qu'il
jura de ne plus faire d'homme la médecine, et
qu'il se livra tout entier à la guérison de l'heraie. On
doit dire néanmoins qu'Hippocrate dans cette
occasion n'eut pas cette patience à toute épreuve. Si
nécessaire aux médecins. Trop hureux les ans
si fatigués d'avoir tant de monde accablés de ignorance
et de Sophisme les médecins les plus
recommandables par leur savoir et leur probité
s'ouvroient à l'exemple d'Hippocrate!

que la fille a continué de cultiver un art pour lequel la
mère avoit une grande affection particulière. En effet on
parcourant la bibliothèque des plus habiles médecins de
l'école de Salerne, on trouva comme Schenckius, &
aberré, plusieurs définitions de maladies qui
appartiennent à la médecine vétérinaire. Il suffit de
consulter le livre de Siméon Jermannin aux mots
Foris, Ramulus; ainsi que celui de Mathieu
Syllatius aux mots Marmora, Sinus &c. & aux
auteurs que l'on trouve cités dans l'ouvrage d'Augustin
Colombus, écrit en l'an 15^o Siècle.

On pourroit peut-être mettre en question si Jordanus
a écrit son livre en Latin, ou bien en langue Italienne. En
effet ce qui élève quelque doute à cet égard, c'est que les
exemplaires manuscrits de cet ouvrage dont nous
parlons par la suite, ont été composés en très grande
partie en dialecte Pulgare, mais on doit tenir pour
certain qu'il l'a écrit en Latin barbare, il est si peu et
digne de ce siècle. En effet Crescentius qui a écrit sur
l'agriculture et sur l'élevage à Ruffus d'ancien émigré
en 15^o dans son chapitre sur les maladies, d'achorans, a
copié mot pour mot, et sans doute que Crescentius ne s'en
servi de la langue latine dans son ouvrage. Outre cela
le titre que je donne au public doit sans aucune
difficulté être attribué au 13^o Siècle, au lieu que
l'auteur Bolonnais avint le sien au jour en 1303. Ceux
qui prétendent que Ruffus a écrit en langue Pulgare,
ajoutent que dans l'édition de Boulogne de l'an
1561, l'imprimeur dans une note en tête avoit qu'il a
reçu le livre de Ruffus de M. Bartholomée Canobius
qu'il a voulu l'imprimer dans la même langue que
l'auteur lui-même l'avoit composé. Quoiqu'il en soit de
cette assertion elle n'est pas d'un assez grand poids
pour attester la preuve que nous venons de mettre en
avant. Le Sieur Marius Bethuotli pense que Ruffus ne
s'est pas servi de la langue Latine, mais de la
Sicilienne, cependant je ne puis pas sur quoi repose
cette opinion. Je ne puis néanmoins que parmi les plus
bons et les plus rares hommes de ce temps vétérinaire
recueillis avec le plus grand soin par le savant médecin ma-
ritime ami de Docteur Ange Damiani de Venise,
entière cette année par une mort inopinée, j'ai pu
en tirer la plus grande attention un manuscrit
en papier, du quinzième Siècle, écrit en langue
Sicilienne, et dont voici le commencement :
" Commence le livre de marcehaline. Nous Messire
" Jordanus Ruffus de la Calabre, voulons noter

" que nous avons fait à l'égard du chercheur d'anciens
 " écrivains et l'empereur S. Basile ouvrage que nous
 " avons acheté sous le nom de B. de S. S. P. S. P.
 " Mais quoique ce soit une copie de l'ouvrage de Ruffus
 " cependant on y retrouve l'ordre de notre manuscrit. et
 " il renferme quelque chapitre ajoutés il faut les
 " regarder non comme un ouvrage différent. Mais
 " comme une simple traduction de celui de Ruffus.
 " Dans un livre intitulé : *Memorie per S. S. S. S. S.*
 " *Storia letteraria di Sicilia* il est fait mention d'un
 " traité de l'art vétérinaire, par Bartholomaeo Spadafora
 " de Messina, année 1368, composé en langue Sicilienne
 " et qui porte cette inscription : *Commenca l'libro de la*
 " *Marchallaria de cherax de magnifico Messine*
 " Jean de Bruylis, La méthode d'ordonner le sujet sont
 " les mêmes que dans l'ouvrage de Jordanus. Aussi n'est
 " regardé-on nous que comme un simple extrait.
 " Je soupçonne en effet que ces deux-cux qui ont induit
 " en erreur V. H. B. Bellinetti, à même d'en attribuer
 " la cause à ce que dans l'autographe, il se trouve
 " quelques mots Siciliens.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut cet ouvrage
 est le premier qui à la renouveau de l'art vétérinaire ait traité
 de la maladie des chevaux. On peut donc présumer,
 que dans le commencement il a dû être fait. Mais pour
 traduction, attendu qu'il est de l'école de l'école de l'école
 longtemps et qu'il ne s'en trouve qu'un de la plus grande
 utilité à ceux qui prennent soin des chevaux gens
 d'ordinaire grossiers et ignorants. A cet égard pour
 cette raison que le livre de Jordanus a été traduit
 dans les différents dialectes d'Italie. D'autant plus
 que cette nation à l'époque dont nous parlons
 commençoit à quitter la langue, et à s'attacher à de
 certaines règles. Le livre de Ruffus a non seulement
 été traduit en Italien, mais encore en d'autres
 langues étrangères. Le Père Labbé prétend qu'il
 l'a été en François sous ce titre : *Journal de Ruff*
chevalier et Médecin de la maison d'Espagne de

La invocation de ce saint est, si je ne me trompe la
 première preuve que nous avons que l'art du maréchal
 étoit chez les Italiens sous la protection. Ce saint
 homme qui vivoit dans le septième siècle fut d'abord
 orphelin. Il fut ensuite entré dans l'état ecclésiastique
 il fut nommé à l'évêché de Noyon en France. Quoique
 les papes le reçurent avec le plus grand honneur sous le
 costume d'un pape. Il mourut à Rome. On croit
 qu'il soit bien d'enlever qu'il ait jamais vu la
 vétérinaire la profession

1. l'empereur, de la maréchale des Armes. Du Cange
est d'ailleurs opinien.
Il existe quelques traductions imprimées. mais à
la conception d'une seule, les autres sont plurielles
fautes. La première qui parut à Venise le 7. Des
Calenda de Janvier 1598, est de Gabriel Brunus
Sénateur de l'Ordre des Minimes Observantins, homme
de beaucoup d'esprit et très bon orateur. Il a été de l'Académie
de Ruffus au comte Jean Sigismund colonel
d'un régiment au service de la République de Venise.
Monsieur Lazare Bartholomaei Marcellus de Modène lui
confia cette traduction en italien. Cette traduction est
d'un mauvais style, et pleine d'idiomes vulgaires.
quelques chapitres y sont mutilés et défectueux,
d'autres obscurs et intelligibles. quelques uns
même ont été entièrement omis. Par exemple, il
promet de parler dans le quatrième chapitre de la
suffocation, ou de la squinancie, et dans le cinquième
de l'asthme, c'est à dire d'un symptôme de la peste.
Au lieu de cela, il traite de la peste dans le quatrième
chapitre, et ne dit pas un mot de la peste dans tout
le ouvrage. Certainement il est impossible d'entendre le
chapitre de *obliquis ungulis*, *Des cornes obliques*,
chapitre tout à la fois obscur et qui n'a aucun rapport
avec le traité. En lisant avec attention, on verra que
l'auteur conseille non de gratter les cornes, mais
s'il est possible, de donner au cheval une nourriture
succulente ~~chacune~~, afin qu'ainsi fortifié et corroboré, il soit à
l'abri du danger dont il parle. C'est ce que l'on
trouvera exprimé plus clairement dans le
chapitre du Père Théodore que nous citerons plus
bas. Quoiqu'il en soit ce traducteur méritait d'être
plus indulgent de notre part, qu'il supplie les
lecteurs de s'excuser, s'il s'est glissé par hazard
quelque erreur dans la traduction, ou si par oubli
on y rencontre quelque omission.
Il existe encore deux autres traductions du
16^e Siècle, absolument différentes et pour le style
et pour la méthode. La première parut à Boulogne
en 1561, l'autre à Venise en 1563. L'édition de
Boulogne change le nom de Ruffus en celui de
Rusto. elle est distribuée en 162. chapitres qui
finissent à la page 80. Viennent ensuite huit
pages sur un autre sujet dont le titre est: "Suivent
quelques autres très beaux secrets trouvés par

" divers marchands très habiles et par d'autres auteurs
En fin à la page 89. commence l' Ultimato di Alberto
magno, sub la quinzona et efferaux.

Dans l'édition de Venise, le Second fauillet
commence ainsi: "L'acte di marescalchi composto
per Messer Jordan Ruffo de Calabria di quissima
Cavaliere del imperatore Sederico Secondo chiamato
Barbarossa (c'est ainsi qu'on le lit, et Brunus lui
même étoit tombé dans la même erreur). Dedicata e
mandata da esse imperatore dal quale per
pubbica esperienza verissima fu approvata

Cet ouvrage est divisé en 61. chapitres, et finit à
la page 82, après la quelle on en trouve quatre autres
qui présentent un prologue, c'est à dire sous ce
titre: Epithes par laquelle Brunus a dédié l'édition
présent à Branderius, ainsi qu'un Sonnet de Gabriel
Brunus Venitien, ou plutôt une épi gramme barbare et
sans sel, en quatorze versains l'ast Italien tout à
fait rapsodier qui se trouvent dans l'édition précitée de
1692. D'où nous pouvons conclure que l'édition de
Venise nous nous devons de garder en a été tirée, en
ajoutant beaucoup d'erreurs. Auroit elle été si
par aussi obscure que l'édition de Boulogne de
1561, qui mettoit à bout la patience la plus exercée.
Je me contenterai de citer pour exemple celle
publiée de la page 13. Althou quelle vediche si
veuccano conf fari rotundi et caldi la pena
magna del quello. Dans cette lacune que j'ai indiquée
par plusieurs points il suffisoit de deux mots pour la
remplir, et la manuscrit eût été utile et instructif
le correcteur d'éprouver le plus ignorant au lieu du
substituer quelque chose d'approchant. Les mots qui
manquent dans cette édition se trouvent dans celle
de 1563, savoir d'abord Costendo qui veut dire euendo
Quant à Leva Magna, on lit dans la même édition
Leva magistra

Outre cette édition il en existe une autre du 15.
siècle citée par Dinn et Damer qui s'en est
l'autre la date de l'an 1487. Je n'en parlerai
pas, attendu que j'en ai jamais pu la trouver, et
je soupçonne qu'elle s'est égarée sous l'ombre d'un
autre d'un baron, par une l'édition de 1563. Je
trouve sous un autre titre dans la bibliothèque de
l'abbaye Cinelli et Saccatani.

Il existe en effet tant dans la bibliothèque

publiques que dans la bibliothèque particulière
 de la même traduction. Mais on rencontre dans toutes
 ces éditions d'avis superstitieux et d'inepties, chaque
 Vétérinaire s'étant permis d'y ajouter à son et à
 travers quelque chose de son cru, soit de celui de
 l'auteur. Ajouté à cela que l'ignorance et la négligence
 des bibliographes ont inséré dans le texte des ouvrages
 qui n'ont été écrits que dans les marges, comme une explication
 ou une exposition du sujet, soit comme un commentaire.
 Souvent même ils n'ont pas craint d'interpoler
 l'autographe, d'en changer le sens et d'en
 intervertir l'ordre. Prenons pour exemple l'ouvrage
 où notre auteur propose des règles pour connaître
 les chèvres. Il fait à ce sujet une observation que
 le célèbre Gaubentou a démontré depuis être une
 erreur des yeux : savoir que le chéval qui a les
 balanes égales et non pas inégales a rarement de
 la graine. Que porte la traduction de 1561? Il est allé
 chez le balanature par et non dispari. Si comme ne
 pue et non sera grasse. Peut-on entendre ce que cela
 signifie?

On voit bien de ces choses, on a souvent recherché ces
 manuscrits latins et les premières éditions également
 remplis d'erreurs et d'altérations. Un de ces manuscrits qui
 avait d'abord appartenu à la bibliothèque d'un
 seigneur au cardinal Seripandi, écrit dans le couvent
 de S. Jean de Carboware, un autre du quinzième
 siècle se trouvait dans la bibliothèque Pinelli. Tous
 les deux sont actuellement en Angleterre. La bibliothèque
 de Paris a aussi son exemplaire, que cite Jérôme
 Fabricius, et qu'il attribue au 15^e siècle. La

7 Dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque
 publique de Turin, année 1719, il est fait mention d'un
 manuscrit italien qui se conserve. L'abbé Bonelli
 dans la bibliothèque Serisetti à Venise 1771, cite deux
 traductions latines de manuscrits. Dans la
 bibliothèque Leopoldine à Vienne année 1792, on
 trouve trois traductions manuscrites que Bandini
 a fait imprimer. Enfin il y a dans la bibliothèque
 Riccardina, une autre traduction italienne insérée
 dans le catalogue de Lami.

8 Rusini (hippiatrique &c. Paris 1532) ainsi que le
 fera voir, a copié le ouvrage de l'auteur et en a tiré
 dans le même sens en parlant de cette observation
 de l'erreur des yeux. Au 8^e chapitre, il dit : Le
 chéval qui a des balanes inégales a rarement de
 la graine, ce qui arrive à plusieurs, et s'augmente par

la bibliothèque Leopoldine à Florence, en possède
 un, comme l'on me à entendu l'illustre Bandini.
 La bibliothèque de l'Université de Rome a aussi
 l'un, en fin la bibliothèque de Turin en a un
 du 11^e siècle, comme il paraît d'après l'écriture.
 Cependant on y trouve Monsieur de Diction qui ne
 semblent pas appartenir à l'auteur. Ces exemplaires
 sont les plus communs et les plus étrangers. aussi un professeur
 de l'Université de Strasbourg dont j'ai connu le nom
 mais qui certainement jouissait d'une grande
 réputation, avoit demandé qu'on lui en fût transcrit.
 Charles Deimma alors en Italie écrivit à ce sujet.
 Joseph Maria Saxati d'Orvieto fut chargé de cette
 commission; mais il n'a rien accompli de son ouvrage
 découragé par la rareté inépuisable de son
 manuscrit, et dans la crainte aussi
 qu'on l'imputât à négligence et à défaut
 d'intelligence de sa part, les fautes qu'il copieroit.
 Le célèbre Schneider en avoit aussi demandé un
 exemplaire au Sarum professeur Brugnone qui
 lui avoit promis, mais il n'a rien fait de la
 parole. C'est un autographe d'un homme aussi vert que la
 haute Vénérabilité et dans la chirurgie ont été infirmités
 précieuses. M^r Surand lui même, ce célèbre Vénérabilité de
 Paris, membre de l'Institut national du conseil de
 Salubrité publique, et de la faculté de médecine de
 Paris étoit à Turin au mois de Juin 1807, et étoit occupé
 de faire transcrire ce manuscrit. Mais je crois que depuis
 il a renoncé à ce projet. Enfin on l'a remis à l'un des
 exemplaires de cet ouvrage. Un chancelier Gruner de S^t
 Louis, et l'autre dans la bibliothèque de S^t Marc.
 Le premier en velin, très beau et très bien conservé, tombé
 entre les mains de Charles Salvi, libraire à Milan qui
 au mois d'Avril 1807, le mit en vente dans le supplément
 au catalogue de ses livres. Quoique le nom de
 l'auteur ne se trouve pas, on le trouve cependant qu'il
 n'appartient à Ruffus. Il restoit il y a plusieurs
 chapitres obus et beaucoup d'autres, et quelques
 changements. Quant au second, que j'ai maintenant
 à l'impression, il a été transféré dans la bibliothèque
 de S^t Marc, d'après le testament de Jacques Nanni
 noble Vénitien qui l'avoit acheté de Christian d'Antoine
 Cocchi célèbre médecin de Florence. L'illustre abbé
 Morrell en parle dans son livre intitulé: Codicil
 aisément. Voici la traduction française de 1610. "Le cheval qui
 de nature est fort altéré par l'âge, et de même
 l'homme et l'enfant, n'en grossira facilement,"

manuscripti Latini Bibliothecae Numanicae Venet.
 1776. Sous le n°. 65. le Sarant Triaboschi lécite aussi.
 Je s'en suis un peu d'après le commun il se compo-
 se de 24. folios in 8°. Les feuilles sont de
 paraffin par page chacune en deux colonnes
 les caractères en partie rouges et en partie noirs. Il
 contient toutes une page. Le cher scribe Moralli le
 croit du 13. Siècle. Mais où notre auteur s'est
 écrit, et que quelque main l'a corrigé, cependant
 il n'est pas pour cela tout à fait exact. La fantaisie
 et lorsqu'il a libéré d'une autre variante, il paraît
 qu'il a écrit alors au moins deux manuscrits. L'un
 l'autre, comme le prouve la note qu'on lit au
 chapitre 12. page 11. Au chapitre 13. qui traite
 des blessures aux jambes et aux cornes. On peut
 dire que le copiste par inadvertance a sauté deux
 feuillets. En effet on y a tout à coup aux préceptes
 sur le remède à administrer contre le tétanos. Ensuite on
 apperçoit cette marque qui a été la notation de
 l'erreur commise, et la renvoie à la fin du ouvrage
 où l'on voit les chapitres oubliés écrits d'une autre
 main. Dans cette correction le copiste a encore laissé
 quelques lacunes (pag. 76. l. 12, 13) que j'ai
 cherché à remplir, soit en consultant le manuscrit de
 Venise qu'on a vu en la baste d'une copie. Soit en
 faisant usage de la traduction que j'ai vu de son
 manuscrit, soit enfin en profitant des conseils du
 Sarant Jacques Moralli. Ai de de ces secours,
 j'ai pu tout cela corriger certains endroits qui n'ont
 paru obscurs et intelligibles. Cependant pour
 ne pas indiquer dans des notes pas enlever la
 censure des critiques qui pourroient m'accuser d'avoir
 voulu toucher à l'autographe. Je placerai dans
 des notes ces mêmes passages tels qu'ils étoient
 avant les changements. Au chapitre De la
 douleur occasionnée par la rétention d'urine, pag. 36.
 Nous ignorons absolument quel est le remède que
 l'auteur a indiqué par le mot Circa, mais après
 accipiuntur Sanctiones. Dans l'édition de Basle
 de Prescertain, année 1518, on lit Castano. Pour
 moi j'ai préféré Castano, au lieu de Circa, que
 présentait le manuscrit. Néanmoins nous n'avons
 pas à droite cette version sans quelque crainte de
 nous tromper, et notre motif dans ce choix, c'est qu'il

nous l'avons vu dans l'édition de Boulogne déjà citée
 et nous embrassons la prescription, qui nous l'explique de quelques
 l'opinion de cet ^{intéprète} nom de plantes et d'autres semblables; Page 32,
 par où on voit bien Pietano. C'est ainsi que Pietano
 le Pentthodone. Pietano, dit-il, De Sereen pour remède
 de la crête. c'est à dire de la crête des De la poutaine
 L'ordre De la est le nombre des chapitres seront les
 même que dans le manuscrit, en omettant ce qui n'est
 tout ce qui se trouve déjà dans le cours de
 l'ouvrage. Et la fin de ce manuscrit on le trouve en trois
 copies par une autre main, et qui ne m'ont pas paru
 appartenir à l'auteur. D'abord parce qu'elle n'est ni plus
 ni moins, et en second lieu parce que les mêmes ai-
 res contiennent dans les traductions, ni dans le
 manuscrit. De ce recueil deux sont contre la
 fistule, et la troisième contre la douleur de reins
 maladie pour notre auteur a été déjà parlée dans le
 son opuscule. J'ai vu hérité, et si que j'ai dit
 plus haut, d'attribuer à l'auteur cette addition du
 chapitre de fistule, pour engraisser le cheval
 dans lequel on prétend de donner à un animal
 herbivore, de substance animale c'est à dire
 du jus de tortue. On sait que le jus de reptiles
 est pour l'homme un puissant confortatif, et
 comme il contribue à ranimer le mors de la force
 effrénée; mais je crains qu'il ne produise par
 le même effet sur le cheval. D'ailleurs, plus
 que la observation me manquait à cet égard et
 que je me rappelle ce sage aphorisme d'Hippocrate
 "La nature diffère de la nature le corps du corps
 la nourriture de la nourriture, car la même chose
 ne s'est pas propre, et utile à toute espèce d'animal
 mais celle qui convient aux uns et celle-là aux
 autres. Hipp. Lib. De Vent. On trouve à la fin
 des Vers Latins, genre de poésie que l'école de
 Salerne gâtait, et dont on lui attribue l'invention.
 Je n'ai pas voulu les mettre à la place qu'ils occupent
 dans le manuscrit. Je me contenterai de les
 joindre ici, pour n'en pas priver ceux qui attachent
 du prix à ce genre de bagatelle.
 "Voilà le fruit des immenses travaux
 Du chevalier Galenois qui commença si bien les
 remèdes à guérir aux chevaux
 "Ce livre t'est offert, apprends en le lisant
 "Ce qui convient au cheval et ce qui peut lui nuire

En regard au temps où il fut composé, celui-ci
 est en di que de toute notre admiration.
 En effet il n'existe en alors que peu, ou point de gens
 de lettres. Les fragments grecs et le dictionnaire de
 la médecine de chorax de légée, paroissent être
 été inconnus à notre auteur. à moins d'apprendre
 qu'il n'a pas voulu s'en servir. Il est le premier
 qui ait parlé clairement et distinctement de la
 femme et des chœurs, est art qu'on ne s'est pas enco-
 ré il fut connu ou non de grecs et de romains.
 L'illustration Bourgelas est pour l'affirmative et
 donne des raisons à l'appui de son opinion. Mais
 Brugnot en se prononçant pour la négative, fait
 observer que notre Ruffus parle de la femme en
 termes clairs et précis, tandis que les auteurs qui
 nous précèdent, légée lui même, ainsi que tous les
 poètes Latins, à moins de les interpréter chacun à
 sa manière, n'en ont pas dit un mot. [¶]

Ruffus traite si bien et si à fond les maladies et
 les blessures occasionnées par un ébranlement quelconque
 ou par l'impétuosité de ceux qui forment les chœurs,
 qu'aujourd'hui même ce seroit un crime de s'écarter
 de ses préceptes. Ils sont également très bons et
 très utiles aux vétérinaires les conseils qu'il leur
 donne pour reconnaître les membres qui fatiguent
 plus, ainsi que ceux qui sont au mouvement.
 Ils ne sont pas non plus sans mérite ces aphorismes
 en petit nombre, à l'aide desquels on peut établir
 des pronostics vraisemblables sur la vie ou la
 mort des chœurs, ainsi que les principes qui
 démontrent le caractère et la nature de ces animaux.
 Mais ce sont de connaissances ne peut appartenir
 qu'à celui là seul qui est profondément versé
 dans l'art vétérinaire, qu'à celui qui a attentivement
 étudié la nature, et qui a considéré avec soin la
 forme des membres et leur composition. C'est à

¶ Quoique notre auteur traite d'autres ouvrages de
 quelques maladies communes des hippocrates grecs et
 légée, il ne faut pas en conclure que c'est dans ces
 sources qu'il a puisé sa doctrine, puis qu'il
 prétend d'autres remèdes pour les guérir.
 ¶ Le mot préparon qui signifie l'opération par
 laquelle le cheval est coupé comme avec le bœuf,
 et diminue la bête pour faire plus aisément le
 pied du cheval, vient encore plus à l'appui de notre
 assertion.

notre auteur qui peut s'appeler avec vérité et
apothème: il faut très soigneusement inspecter dans quel
état se trouve le cheval, car la maladie se montre à loisir
attentive. Quelle conduite s'agisse prudentes ne tiennent
pas notre Ruffus d'avis l'éducateur du cheval?
Lorsqu'il parle de la dompter comme il vous en a enseigné
à s'employer pour corriger et maîtriser ces animaux
si aimants, que lui caresse et la douceur. Pour
accoutumer le poulain aux fers, il conseille à
l'écurier de lui lever souvent les pieds pendant les
premières mois en le frappant en même temps légèrement.
Le cheval résiste-il à l'écurier les jambes montrées?
il faut qu'on les éponge, depuis qu'elles s'enflent.
Il faut passer avec l'os au crin et l'orgue et
l'os de la jambe qu'on lui présente, parce qu'autrement
on le rapporterait à tousser. Si le cheval est fatigué
et en sueur, il ne faut lui donner ni à boire, ni à
manger, mais le conduire pendant quelque temps
en l'air avec une couverture sur le dos jusqu'à
ce que la sueur ait disparu. Attention que nos
Grecs ont vu ces anciens de nos pratiques par
les plus part de Soldats Allemands, et pour mal
à propos ils ont fait de l'honneur de l'invention à l'attention.
Pourquoi s'en étonner? Lorsque d'une de l'objet d'une
toute autre importance nous sommes déviés au point
de négliger de l'édifier nos compatriotes pour
prodiguer l'amour et le respect à des étrangers qui
abusent de notre crédulité, nous nous en sommes
nouveau ce que nos pères avaient dit et fait
longtemps auparavant. Les inventeurs et les maîtres
des plus belles choses sont sortis de l'Italie, qui
est comme la dit Bourgeois, la mère de la
médecine de la science.

Notre auteur décrit d'abord la maladie, et fait
l'énumération de causes qui l'ont occasionnée, ensuite
après avoir indiqué les moyens curatifs, il élève quelque
outre et combat l'histoire en même temps. Il ne
recommande qui sont bien contrainct à s'abstenir et à
la doctrine. Cette méthode très belle et digne d'être
un éloge, annonce dans Jordanus un jugement
certain beaucoup de savoir et d'expérience. Il explique
aussi l'origine et l'étimologie de certaines maladies
notamment, l'écume.

chose, en regard au siècle où il vivoit, non moins
remarquable que digne d'admiration. J'aurais
cependant que votre auteur ne méritât par les
mêmes éloges, lorsqu'il indique les moyens de
combattre la différence matérielle, mais j'en appelle
à l'indition de Sarame médecin, cette faute est
moins la sienne que celle de son siècle. Dans
certain cas comme le cancer et la fistule il paroit
ou trop timide, ou ignorer l'usage du fer tranchant,
quelque fois la différence espèces de cautères
qu'il propose, sont ou absolument inutile, ou
trop lente. Auroit-il pu se permettre que dans
la consommation ou la corrosion de la matière, ou bien
si l'on n'aggrandit pas la plaie tous les remèdes
quelconques sont superflus. L'utilité du cautère
sera la conséquence qu'en tirera un habile médecin
pourvu qu'il connoisse la partie auxquelles il faut
l'appliquer. Votre auteur l'a écrit que cette
considération et cette attention sont nécessaires même
dans l'usage des cautères, surtout lors qu'il
s'agit du cancer. Observons que l'anatomie à
cette époque avoit fait bien peu de progrès. On ne
doit pas regarder comme absolument ridicule, le
remède qu'il propose pour calmer la douleur de
colique, qui provient de la ventosité, comme dans
le chapitre 7. de la douleur occasionnée par la
ventosité. Page 33. Il ordonne d'introduire une
cauette dans le rectum pour en faire sortir l'air
qui s'y trouve renfermé. Sans considérer néanmoins
qu'il est de toute impossibilité que cette cauette
arrivé au siège du mal et que le pus s'écoule au
contraire elle y introduit un peu d'air nouveau.
Et d'ailleurs généralement passant, si l'auteur prétend
chasser l'air renfermé. Pour nous qui vivons dans un
siècle où la physique et la chimie ont éclairé la
médecine de leurs flambeaux, nous qui connoissons la
nature du gaz renfermé, nous aurons recours à la
condensation de l'air et nous emploierons curieusement
introduit par l'art, ou le composé chimiquement
et cet air ou bien le dégager de fibre relâché
des intestins.

Qu'il me soit permis de dire un mot de quelque
ouvrage de ce siècle relatif à la Soténaire. Ce sont

exposé mettra tout le monde à même de juger de
euteurs en ce genre qu'il y a de bons. D'ailleurs
notre Dame en siècle (secular). On y verra et le
germe de erreurs qui ont infecté et ont été la source
d'où les meilleurs préceptes sont sortis.

À l'époque où Charles d'Anjou régnait à
Naples, c'est à dire depuis 1266 jusqu'en 1285,
fleurissoit aussi un autre écrivain Calabrois nommé
Boniface, contemporain de Ruffus, qui composa
un livre sur les chevaux et sur la manière de guérir
leurs maladies. Le prince le combla d'honneurs et de
richesses. Il existe dans la Bibliothèque du roi de
Paris un exemplaire manuscrit de cet ouvrage que
le baron de Hailhof de la Trille conservateur de
cette Bibliothèque envoie pour le consulter à
Eustache Affato. Cet exemplaire qui contient cent
neuf feuillets en parchemin est divisé en deux
livres. Le premier composé de cent quatre vingt
chapitres finit à la cinquante unième feuille. Il
traite de la nature et de propriétés du cheval de son
maladie, de leurs remèdes, les de différents services
qu'on peut tirer de ces animaux. L'autre commence à
la feuille soixante, et quoiqu'il soit en langue italienne
soit en son commencement en Latin. Que la Sainte
Marie protège mon commencement. Commence le
traité sur les maladies naturelles et accidentelles
des chevaux sur leurs vices et leurs remèdes.
Commence le premier chapitre du premier livre
d'hygiène et de l'hygiène. Quand il est malade
à la fièvre. Quand le cheval a la fièvre. Les
remèdes qui se trouvent indiqués sont, comme le dit le
Père Affato, futiles, et basés pour la plus part sur
la biologie judiciaire et la nécromancie. On voit à la
tête de ce livre quel calendrier qui indique les jours
heureux et malheureux pour administrer les
remèdes, et faire les opérations chirurgicales et
employer les autres moyens curatifs semblables.

† Jean ou James Damascène médecin célèbre de
Syrie et d'Asie bien différents de J. Damascène
environ vers l'an 845, sur lequel la traduction de
W. G. en Arabie faite par ordre du calife
Nasr. On prétend qu'il a aussi composé plusieurs
ouvrages sur la médecine qui ont paru en Latin.
Augustin Colomba parle avec éloge de cet auteur
dans son ouvrage précité, Livre 2. Chap. 5. Des
maladies contagieuses.

J'ai vu dans quelques manuscrits sur l'an-
thémiaire des 14 et 15. Sieste de pareilles inepties
pour rien dire de plus, et qui ne font pas combien
elles ont dû ralentir les progrès de la médecine.
L'agriculture elle-même les compagne et la même de
la vétérinaire n'a-t-elle pas voulu autrefois d'après
Hésiode, assujettir ses travaux à certains jours et à
certaines heures? comme si l'état d'un bétail dépendait de la
nature que le bœreau de chaque science fut entouré
de pure futilité avec le bétail de connaissances
exactes et solides. Boniface composa son ouvrage en
grec qu'un certain frère Antoine traduisit en latin.
On essaie en vain d'en savoir si l'on fait attention
qu'à cette époque il existait quatre langues
dominantes savoir le grec, le latin, le saracén et le
Normand.

Dans le même tome un certain Jacques Doirade
général résumait cinquante neuf principes de médecine
vétérinaire qu'il intitulait: Pratique des chevaux.
Jacques Barra. L'illustra Jacques Morelli par un
manuscrit dans son livre qui a pour titre: Codex
manuscripti Bibliothecae Napolitanae imprimé 1776.
On le voit encore dans la bibliothèque de S. Marc.
même Morelli - pense que ces auteurs et le même
Donat parle Louis Muratori qui le place dans le
troisième siècle et l'appelle la flamme de la
patience. Ses principes qui ont passé à la postérité en
latin, sont en grande partie fixés et les ridicules et
pleins de superstitions. Pour remède contre la
vermine (le farin) il propose quatre recettes, savoir
une seule et trois autres moins dans lesquelles on
demande l'assistance de Job, parce que comme
dit Jacques, ce homme (le malade) la patience fut
de la commencent attaqué de la vermine. Le
cheval est-il écorché? il conseille de reciter trois
alléluia et d'autres paroles semblables. Si il refuse
le mors, si il est tourmenté de douleurs. Et si il
attaqué du poulmon, maladie qui affecte le poulmon, et a
laquelle sont surtout exposés les chevaux sans qui
on place mal la selle, Coupez, dit il, les mors du
nouveau ~~ou~~ et il sera guéri. Et puis est aussi de faire usage
d'enchantelement, c'est à dire de certaines paroles et de
signes magiques. Cependant il n'est ni le premier ni
le seul auteur qui ait écrit de pareilles absurdités.

Qui n'a pas entendu parler de la puanteur d'Antoine
de Caton? qui pour remettre les membres fracturés et
démis des animaux, pratiquait certains motifs barbares et
inintelligibles. Il a bien de connaître les ouvrages de
futilité de nos pères, pour, si nous en venons à l'en-
semble, n'en pas être fatigués. D'ailleurs elle
nous fait voir combien est grande la faiblesse de
l'esprit humain, et combien il a besoin d'une étude
assidue et d'un jugement solide. Au reste, ces
auteurs n'ont pas toujours aussi faibles. Par exemple,
pour certaines tumeurs du corps, celles aux
jambes et autres maladies semblables, il indique
des emplâtres composés d'euphorbium et d'autres
caustiques, tous vétérinaires qui même aujourd'hui
sont regardés comme utiles.

On ne doit pas passer sous silence dans ce
siècle le Père Théodoric de l'ordre des Prêcheurs
Evêque de Corrida. S'il n'est d'un
médecin qui pratiquait à Boulogne, il composa
deux ouvrages, l'un sur la chirurgie et l'autre sur
la Vétérinaire. car on sait qu'à cette époque les
moines et ceux qui vivoient dans les cloîtres
s'adonnaient à en sorte d'étude qui leur procurer
honneur et profit. C'est ce qui arriva à notre
Théodoric qui écrivait tout à la fois la chirurgie et la
Vétérinaire. Son titre sur la Vétérinaire existe encore
en autographe. On peut en voir un exemplaire parmi ceux
de la Bibliothèque Barberine. Voici comment il commence
"Commence les médecines des chevaux recueillies d'après
les dires de Serapion Vétérinaire par Ven. Père
Théodoric de l'ordre des Prêcheurs Evêque de
Corrida". La Bibliothèque de St. Marc à Venise en
possède un autre exemplaire écrit parmi les
manuscrits de Nain par la chorégraphie et Krelli
sous le N°. 66. et qui pour le titre, diffère beaucoup
de celui de la Bibliothèque Barberine. Voici comme
il est intitulé: "Pratique des chevaux composée par
Sire Théodoric de l'ordre des Prêcheurs
Physicien et Evêque de Corrida". Cependant le titre du
manuscrit est plus exact en ce que Théodoric
n'a rien tiré de son propre fonds et qu'il n'a fait que
choisir et compiler l'œuvre de Ruffus, d'Agéa et de l'auteur
Grec ont transmis à la postérité. Le plus beau et le
plus utile en ce genre. Les préfaces les mêmes mot
pour mot que celle de Ruffus. Médecine des chevaux
chez les Grecs. & A la fin il annonce qu'il traitera son

Sujets. Dans Sept chapitres de l'assu. C'est pour les
 titres et les mots, les mêmes que ceux de Ruffus, à
 l'exception de celui De la Conservation de la santé,
 qui précède celui De la connaissance de la beauté
 et qui est suivi de celui Des infirmités. Mais le
 chapitre De la conservation de la santé, est le même
 que celui de l'épée intitulé: Des Soins qu'il faut
 prendre pour que les animaux se conservent en santé.
 Les articles Du animal affaibli par la maigreur.
 Contre les fraîcheurs, l'altération, Des ormes et des
 polypos, ainsi que différents breuvages ont été copiés
 naturellement dans l'épée. Outre cela, à la fin de
 dernière partie, cet ouvrage se divise en trois
 parties, Théodore comment ainsi: Si le livre auquel
 il faut mettre une fin. C'est les mêmes mots
 qu'on lit à la fin du premier livre de l'épée. Lorsque
 Meir lors qu'il traite de la physiologie, les signalements
 qu'il donne sont tirés en grande partie des règles
 de la connaissance des chevaux de Ruffus des principes
 duquel il a fait surtout usage dans la description
 la guérison de la maladie. Bien plus il a ajouté dans
 Donia le remède contre la galle. C'est de cette manière
 qu'il a composé son ouvrage qui en reste conforme
 quelque chose de nouveau. On y trouve une distinction
 des maladies inconnues jusqu'à. Je n'en donnerai pour
 exemple celle qui affecte la bouche. Il distingue le
 Latitium du Lampascan, il en cite aussi une autre
 qui se forme autour des commissures de la lèvre sous
 la forme de petites vessies molles, et au près du dent
 ou du sein et qu'il nomme Stomacelle. La maladie de
 l'oeil que l'épée appelle l'arcum nobis morbus,
 Théodore l'indique aussi sous le nom de l'arcina, qui
 vient du François l'arcin. Sous le nom de
 Laena 11. ff. Sect. 2, il décrit le Chiorartum. Des
 chevaux, espèce d'abcès ou de furuncle provenant de
 l'inflammation de la corne ou d'une suppuration
 fétide, dont la pus dans ce dernier temps a donné
 naissance à la l'acème. Voici comme il décrit le
 Mulos sous le 11. ff. Chapitre 16. Des mules. Les
 mules sont occasionnées par le froid, lorsque le
 cheval par un temps froid marche dans la boue, et le
 nuit, et que les pieds enrouverts se baignent
 humides ou la même à l'écume. Lors qu'il passe le
 nuit sur la terre une crue peu ou point existante.
 Les humeurs alors à cause de la fatigue, lors que le

„ Choral s'enchautte, I descend dans les pieds de
 „ de viure, et en se gelant aller former une tumeur.
 „ Si entor l'enflure gagne les jambes jus qu'au Dessus
 „ du genou. Les uniles arrivent en hiver et en printemps.
 „ Mais dans l'été et en automne elle restent cachées
 „ et sans enflure, à moins qu'elle ne soient très anciennes.
 „ Voici à quelle marque on les reconnoit dans un deux
 „ saisons. La poile qui se trouve entre la corne et la
 „ première jointure, n'est pas du pied que l'on nomme la
 „ graturon. Son contour est droit comme du Soier de cochon
 „ quoiqu'humide.

Pour savoir en quoi consistoit à cette époque l'art
 de la ferrure, et pour en apprécier et les connaissances
 et l'opinion de Théodore à cet égard, je vais devoir
 citer ici le chapitre 16. de la pratique première qui
 traite de l'entorse aux pieds.

Ceux qui sont vus dans la Vétérinaire se trouvent
 ainsi à même non seulement de juger que Théodore
 avoit dans cette partie plus d'érudition que Ruffus.
 mais encore ils comprennent que ces anciens préceptes
 sont parfaitement d'accord avec ceux que nous ont
 donnés de nos jours les plus habiles professeurs de
 cet art. Voici comme il s'exprime: Si un choral a
 „ une entorse, par le pied également en dedans de
 „ manière que la fente soit parfaitement d'aplomb. Du
 „ côté sur lequel le pied porte davantage, mettre
 „ qu'atre clous de fer, et trois seulement moind forte
 „ sur l'autre côté. Deux fois qui s'entrechoquent capotons
 „ soulevons le choral à botter. C'est pourquoi lorsque le
 „ choral a le pied ^{accourci} ~~long~~ cette fer de clouer en dedans
 „ et bas en dehors. Au contraire allonger le pied, que
 „ la fer se cloue en dedans et bas en dehors. Si
 „ le choral forge dans les pieds de dedans, il faut
 „ enlever le pied plus de forme à l'extérieur. Du pied
 „ qu'en dedans, et que le fer n'ait point de talon
 „ hors du pied. Quelque marchant usent entre le
 „ talon du fer qui est hors du pied, un onneau de fer.
 „ quelque fois le choral forge et caute selon son besoin
 „ m'ignorent. Le cheval dans un anier est de l'engraisser
 „ l'animal.

D'après ce que nous venons d'indiquer il est évident que
 cet auteur étoit du tout de Ruffus, s'il est permis
 de s'exprimer ainsi, puis qu'il mourut en 1298, âgé de
 93. ans, qu'il avoit en outre les mêmes ouvrages
 l'épée que Ruffus, comme nous l'avons dit plus haut,
 n'a pas connu, ou du moins d'où il n'a pas
 voulu faire usage.

Pierre Crescentius De Boulogne, homme d'un
Savoir et d'une érudition profonde pour cet ami d'ici
contemporain de ce temps antérieur. S'agit-il de
dissoudre ces idées qui agitaient la patrie, il la quitta
et mena pendant toute sa vie errante. Pendant
la ville fut plus célèbre de la statue. A l'âge de
soixante dix ans, il composa en Latin un ouvrage
sur l'agriculture qu'il donna en 1303, à Charles 2^e
qui le honora de son amitié. Dans le neuvième livre
de cet ouvrage, il traite de la manière de soigner les
animaux, et pour ce qui concerne le cheval, il se tran-
sfigure. Sur les pas de Ruffus, que nous devons
il suit la même marche que les auteurs, mais
encore qu'il se soit presque du même motif. Du
Cange, est si jeune et si bête, le premier qui ait
découvert ce qu'il agissait.

Je ne dirai rien de celui que quelque mal
attribuait à Albert Gross, surnommé le Grand,
Savant Allemand. Ouvrage qui comme nous
l'avons dit ailleurs fut imprimé à Boulogne en
1561. Si il étoit affecté en un auteur de ceux qui
traient de la Pétrinaire et qui existent dans
l'édition de Boulogne précédée de Ruffus, celui-ci
le Livre Théodoric aurait pu en avoir quelque
chapitre, puis qu'il étoit ou contemporain, ou même
un peu plus ancien que Ruffus. On trouve cependant
épars ça et là dans son ouvrage de passages qui ne
répondent nullement au Savoir de ce grand homme.
Et comme nous en pourrions se convaincre d'après ceux
que j'étais en train.

Sur le sang qui coule en trop grande abondance
d'une blessure que le cheval a reçue.

"Dans toutes les blessures et abcès du cheval, il est
bon d'arrêter le sang que la lumière et la lune ne frappe
pas de dessus, par ce que la mors bien soignée s'écoulera.

Des choses qui par leur vertu mortelles sont
de la plus grande utilité à l'homme et au cheval.

"Donnez à boire du lait de caraille à une
jeune fille, et surtout qu'elle ne s'en apperçoive
pas, et faites la courir au trot, et la première fois
elle portera. L'our m'en je ne crois pas, les Bœufs
partage mon opinion à l'égard qu'il bon ait jamais
théorie de l'écuyer, mais on aura vu son
nom à la tête de ces ouvrages pour lui donner plus
de célébrité. Les autres chevaliers soupçonnent et craignent
que la même chose se soit arrivée à l'autre ouvrage.

Laurent Ruffus médecin à Rome fut le
 premier, dit-on, qui dans le 14^e Siècle ait écrit sur
 la Vétérinaire. Wolfgang Justus dans sa
 chronologie médicale, ainsi que tous ceux qui l'ont
 suivi, place en auteur au commencement du 16^e
 Siècle. Mais cette assertion est-elle probable?
 Puisque nous voyons dans la préface qu'il étoit lié
 de la plus étroite amitié avec Napoléon des Ursins
 cardinal de l'église Romaine élevé à cette dignité en
 1788, par le pape Nicolas II^e et mort à Brignen
 en 1817. Sous Clément 8^e. Soixante ans après, et non
 pas en 1294, comme l'a prétendu Jean Sauturi.
 L'œuvre de Wolfgang est donc manifeste, et il faut
 tenir pour certain que Ruffus a vécu et écrit vers
 la fin du 15^e Siècle. Ruffus a écrit son
 ouvrage en Latin, et le superbe manuscrit qui se
 conserve dans la bibliothèque de la famille Malatesta
 à Césenne, et dont le Savant Père Joseph Maria
 Ruccioli nous a donné la description, est aussi en
 Latin. Voici son commencement: "Commence la livre
 de la médecine des chevaux, composée par Laurent
 surnommé de Rucci, de Rome, maréchal des chevaux
 Saint Vespère Dédication à Révérend Père ou J. Ch. et
 Son Seigneur cardinal Diacre de S^t. Adrien Laurent
 dit Ruffus Maréchal &c. Il écrit à Venise un
 autre manuscrit en Latin pour parler passant le
 Savant Morelli dans la bibliothèque Martini
 sous le N^o 17. Je l'ai lu avec attention et j'y ai
 vu ces mots écrits: Bel ouvrage de Laurent
 Ruffini surtout ce qui a rapport aux chevaux. Voici
 comment la livre commence: "Au Révérend Père en
 J. Ch. et Son Seigneur Monsieur Napoléon
 par la grandeur cardinal de S^t. Adrien
 Laurent dit Ruffus maréchal de la Ville de Rome
 J'ai copié les premières lignes de ce manuscrit
 afin qu'on voit combien le surnom de Ruffus a
 éprouvé de changements, ce qui pourroit induire dans
 les erreurs les plus grossières et seoir même mal à
 propos qu'il a existé autant d'auteurs que de
 surnoms différents. Variétés que Sauturi attribue à
 la multitude ou à l'ignorance des librai, ou bien encore
 à la différence du dialecte. Il faut en dire autant
 de Ruffus dont le surnom, comme nous l'avons
 vu, a plus d'une fois, a souvent été changé en celui de
 Ruffus, de Rufus et autres semblables.

Rufus a puisé ses principales connaissances dans
Rufus, et dans le matador d'un il parte après Rufus
il l'a copié mot pour mot. Il sera facile par la suite
d'en faire la comparaison, attendu que l'hippiatrique de
Rufus a été imprimée en 1572 et dans le 16^e
siècle. Au reste l'ordre des chapitres s'y trouve tout à fait
renversé. En effet certains qui dans l'hippiatrique de
Rufus sont au commencement, tels que celui des
signes pour connaître les sexes, dans l'ouvrage de
Rufus sont à la fin. Au reste il a ajouté beaucoup de
choses très utiles à ce que Jordanus avoit déjà dit sur
l'enfement et la naissance. Le chorall, selon lui,
ne doit être appliqué à la génération, que lors que
les membres ont atteint toute leur perfection, c'est
à dire à l'âge de cinq ans. Anatote prétend la
même chose au chapitre 14. De la collection de
l'hippiatros Grecs. Il est impossible de voir que
Rufus l'a connue, quoiqu'il n'en parle pas. Il
veut que la femelle qu'il croit être arrivée à sa
perfection beaucoup plutôt, attendu que le sexe
féminin est plus froid que le masculin. Soit
couverte à deux ans plutôt. Il apprend pendant
combien temps porte la femelle et recherche pour
quelle raison la gestation de la vache est plus
couverte. Il dit beaucoup d'autres choses sur la
nature animale. Relativement à la matière et la
conception il donne des raisons appuyées sur la
principale doctrine de Galien. Cette matière
selon lui, est ou plus ou moins sèche ou humide,
plus ou moins chaude ou froide. Il pense qu'elle
est plus chargée d'eau dans les chèvres que
dans les bœufs, et qu'en conséquence elle a
besoin d'un plus long temps que les premiers
pour se durcir et prendre une forme. Au chapitre
12, il fait observer qu'il faut avoir grand soin que
les poulains naissent dans la saison de l'année
tempérée ou où les herbes sont nouvelles. De plus
qu'il arrive une fois, ils ne soient exposés à
un trop grand froid, ou à un trop grand chaud,
et de plus aussi que le vent n'ait pas de vent
fait assez bon et assez gros. C'est pourquoi dans
le pays chaud les femelles seules sont couvertes et au
mois d'août et dans le pays froid au mois de
mars. Dans le chapitre 29, il conseille au

cavalier d'importance all' arant. De se mettre en
route d'examiner plus d'une fois tu qu'il est le
fert de son charat. De prendre garde que la selle ne
lui blesse le dos, et que la Sangle ne lui serre pas
trop le membre. Il en teigne. Dans le chapitre 161,
lui soigner qu'il y a de grande du charat qu'en il
a été fatigué d'un travail excessif, et comment
il faut le garder sur un lit tendu et les circonstances
Il fait observer que la Squinancie est une maladie
à laquelle tu pourrais soumettre l'opinion. Il en
donne les causes, mais les uns ont curatifs sous
plus longs que ceux proposés par Ruffus. Il profite
De ce que Théodoric avoit dit avant lui, il
distingue aussi la maladie Latutim et la
Lampasum. Il parle des Stomachos et de
Barbutos d'un même terme que l'épécure de
Cervie présente. Il appelle Cimora une maladie
dans la tête et s'étend fort au long sur les
maux du col et du dos. Au chapitre 89, sous le
nom de goutte réinale, ou de morture des reins, il
parait entendre la paralysie qui à cette époque se
guérissait par les saignées et les cautères répétés
sur le rein. Le Sanguin dont il parle au chapitre
162, est une espèce de carie ou de maladie d'autre
genre du cancer. Elle affecte la queue du charat
et après en voir d'abord rouge la peau et ensuite la
chair, elle finit par mettre la queue elle-même en
morceaux ~~car~~ cette la queue elle-même pour
elle attaque le moelle. Si l'on en croit le Barant
Bruguone, Ruffus est le premier qui ait donné la
description de cette maladie. Les chapitres dans
son ouvrage sont en beaucoup plus grand nombre
et plus longs que dans celui de Ruffus, surtout
lorsqu'il s'agit de la guérison et de remède. Il
suffit de voir le chapitre 108. Du Sur os, et le
chapitre 171. Du cancer, dans les quels pour devrions
quand il faut employer les incisives ou d'autres moindres
curatifs, il met en avant l'opinion d'Hippocrate et de
Je crois que c'est de ce mot que vient le mot Morbus
Morbo. Voir le dictionnaire étymologique par
Morbo, ou Morbo est dit venir de Morbus. Il faut
donc passer à l'illustration Bruguone d'après l'usage
du mot Morbo au chapitre 171. ff. 171. Dans
le dictionnaire de la langue italienne, pour distinguer
cette maladie des autres écoulements qui viennent du
nez et qui sont généralement compris sous le mot
Cimora.

Galien. Dans la description et la détermination qu'il donne de la maladie, il ne s'occupe pas d'assigner du même mot, car celui qu'il a appelé Mule, si l'on veut il l'a nommé Seraius, il appelle Scimia ou Lucardum la suppuration des nerfs. Il parle aussi d'une fièvre incurable qu'on trouve au 166, il appelle fièvre épizootique celle qui en trois ans a fait périr à Rome plusieurs milliers d'hommes, épizotie donc, c'est-à-dire fièvre. Je n'en ai vu aucune autre, n'en ai pas vu, pas même à Matthieu Sauler dans la magnifique histoire de l'épizootie. Pour guérir le cheval des sucs et des tumeurs qui lui viennent aux jambes, il conseille lors qu'il aura atteint l'âge de deux ou trois ans de le plonger dans l'eau bouillante. Surtout principalement aux endroits qui sont le siège du mal, procédé qui favorise l'opinion de ceux qui dans ce dernier temps ont proposé ces diverses opérations et remède chez quelques vétérinaires. Notre auteur tombe aussi dans l'erreur de croire que la lune influe sur les maladies qui affectent les différents membres de l'animal. Suivant le signe d'impetigo dans lesquels cette planète se rencontre dans le 20 d'après et suivant les phases du soleil qu'il est indispensible de consulter dans le traitement de la maladie pour pourvoir au guérison. L'auteur dans ces ouvrages ne cite jamais Ruffus, mais un certain Matthieu Maurus, comme dans les chapitres 137, 146, 150. On ignore ce que Maurus a écrit sur ce sujet, et certainement il est différent du Maurus qui vivait à cette époque et qui a composé un traité de médecine sur les urines et sur les fièvres. ¶

¶ Nous remarquons que le chapitre 106. dans l'édition précitée (Paris 1532) a pour titre de Surina equi, mais dans ce chapitre on trouve la description de la sucs que Ruffus appelle Sorina. Dans la traduction latine (Venise 1548) on lit Della Surina del Cavallo, et dans la traduction française (Paris 1616) Della Surine. Si l'on en croit Du Cange, l'ancien traducteur François aura changé cette tumeur appelée Sorina, en celle de Surina d'après l'ouvrage d'Escalpin. Pour moi je pense qu'il faut attribuer cette faute à la négligence du libraire et des imprimeurs, car même dans l'ouvrage de l'écrivain de Corsica Past. Chap. 19, on lit De Sorina, comme dans le manuscrit de Venise précité.

¶ Sighezzoli Second. della colta delle Due Sicil. Napoli 1784, tome 2, année 1318. Un certain Matthieu Maurus et

De l'œuvre de Rufin de Rome, visait aussi Diuus
de Florence, fils de Pierre Diuus dont la famille comptait
déjà sept artistes vétérinaires. Cet auteur composa un
ouvrage intitulé : *Marchallerie de Dino* fils de Pierre
Diuus maréchal et vétérinaire de Florence, commencée par
lui le 19. Juin 1332, et achevée le 29. Décembre 1339. Divisée
en cinq livres. Il ne dissimula pas quel ouvrage qu'il
donne au public, il l'a prêté à plusieurs sages, Socrate,
Aristote, Platon et l'évêque de Cordoue. Et à l'instigation
prologue est tel relativement à ce qu'il contient, et qui
peut s'appliquer également à notre siècle, que je ne
puis me dispenser d'en citer quelques passages. Ceux
qui se donnent à la vétérinaire sous, dit-il, dans l'impossibilité
d'étudier cet art, sans pour les plus part de fils de
laboureurs arrachés à la charrue et à la conduite des
bœufs, et c'est pour cette raison qu'ils ne peuvent pas
être de véritables artistes, presque comme ils l'ont
sans cesse, ils leur est impossible de s'appliquer à
l'étude. Aussi ceux qui se sont fait un nom dans cet art
sont ils indignes de la gloire et de la science au point de
faire cas de cette espèce d'artistes, pour le seul mérite est
un peu de pratique qu'ils ont acquise et de s'enrichir et
d'entretenir une si utile et si précieuse science comme
seroit il un bon maître? Cet ouvrage inédit a été
composé en Italien, mais il m'en reste que les
préceptes d'autant qui nous sont déjà connus, il
peut être utile.

Le manuscrit de Rufin qui, comme je l'ai dit plus
haut se trouve à Venise renferme quel que chapitre
à la fin qui, quoi qu'ils soient de source sûre, sont
néanmoins d'un certain Martin de Boulogne. En
effet on lit à la fin du chapitre 79. ces mots :
Addition faite par maître Martin de Boulogne, sur
le livre de marécherie. Ces additions rapportent l'art
en Italien et toutes en Latin tel à l'usage de Rome. De que
Rufin lui même a déjà proposé, et ce certain précepte
pour faire des opérations magiques, c'est à dire pour
des honorer est si utile. S'entend, pour nous en our
parler plus haut, parce que ce Martin exerçait la
médecine dans le 16. siècle.

Triste de Chypre, aide de l'empereur quel vétérinaire
Allemand a composé un livre sur les maladies des
bœufs et des chèvres, ablaté duquel on a tiré une
dissertation anatomique enrichie de figures. Cet ouvrage
a été traduit du Latin en Italien en 1512. S'entend
Métairie, il se conserve manuscrit dans la bibliothèque
Barbarina. Ce maître Martin de Boulogne le même que
Métairie Maturus cité plus haut.

On lit dans le même manuscrit un opuscule
d'un certain Vbert de Cutenora, comte et chanoine de
Bergame. Il est en latin. Voici comme il commence: Moi
Vbert de Cutenora, comte et chanoine de Bergame,
desirant pour la gloire de Dieu et l'utilité de mes
amis recueillir sous certains titres et par ordre, certains
sur les maladies du cheval, et leurs meilleurs remèdes
d'après l'opinion de quelques médecins anciens et
modernes, j'ai entrepris ce travail de Dieu.

Cet ouvrage contient quatre vingt neuf chapitres,
entre vingt deux médicaments qui sont de la
emplâtre, des onguents et des simples. Les noms
ou plutôt les indications sous lesquels il désigne
certaines maladies sont tout à fait vagues, mais de
petites notes propres aux lieux où il écrivait. En voici
quelques exemples. Parmi les maladies qui affectent le
corps du cheval, il parle du Corbinnu, de la Muratura
de la insagatura. Quelles sont ces maladies? c'est
ce que nous ignorons. Il parle des Carotus qui
s'étendent entre la jointure du pied et du fer de la main
et de toutes côtés, mais le plus souvent en dedans.

Comprend-on que l'auteur a voulu parler dans ce
passage de la corne de la corne de chaque côté. Le
hippiatre italien de notre temps en écrit d'une
manière si claire et si distincte, qu'il parle de la
maladie de l'âne qui a lieu dans la partie
supérieure du pied, en parlant de la epuronne et en
disant qu'elle est en bas. La crève est plus
grande qu'une ordinaire. Cette maladie affecte les
pieds de devant, et quand l'animal marche il souffre
beaucoup et saigne. Vbert lui a donné ce nom
parce qu'il suit son opinion de Ruin les ânes y sont
très sujets. Quoi de plus barbare et de plus

difficile à comprendre que le mot Splen pour lequel
l'auteur désigne je ne sais quelle maladie du cheval.
Malgré toutes recherches j'en ai pu découvrir
rien. D'autant qu'il est dans quel tome Vbert ce chanoine qui a donné la
distinction de maladies adoptée depuis par nos
écrivains. On reste en attribue au Splen. Si cela est

+ maintenant d'où j'ai dans quel tome Vbert ce chanoine qui a donné la
distinction de maladies adoptée depuis par nos
écrivains. On reste en attribue au Splen. Si cela est
le comte Betham... de la douleur de ventre qu'on nomme Splen. On
de Bergame qui l'a reconnu quand le cheval urine sourdement. Cette
maladie est d'autant plus dangereuse que si l'on n'y
apporte pas un prompt remède le cheval meurt
au stator, ou au contraire si il se découvre à temps, il
est guéri sur le champ.

Peut-être cette maladie a-t-elle pris son nom du
d'ordre idiopathique ou sympathique de la rate. En effet
le mot inconnu Splen parait bien par corruption son
origine de Splen.

J'ai cru devoir faire précéder l'édition que
j'offre au public de des préliminaires, autant
parcequ'il ne me parait pas étrangers au sujet,
que parceque j'ai cru qu'ils feroient plaisir aux
lecteurs. Ils nous prouvent en effet que même dans
les siècles obscurs la médecine des chevaux a été en
honneur chez les Grecs, à en juger d'après le grand
nombre d'auteurs qui ont écrit sur l'hippiatrique.
C'est surtout ces auteurs qui à cette époque ont dit quelques
choses de l'autre animaux du champ, mais il n'a
rien tout entier dans Varro et dans Palladius. J'ai
m'ignorer pas qu'en France sous le règne de Charles V,
en 1379, il existoit un certain Jean de Brie qui
composa un livre sur la médecine du mouton et
la manière de lui soigner, mais il n'est point dans
mon plan de parler d'ouvrages qui n'appartiennent
pas à l'hippiatrique, ou qui ne traitent point du soin
à donner aux chevaux, d'abord parceque je ne
suis nullement convaincu que ce soit l'étude
d'une bête en vigueur chez la nation étrangère, et
existant par conséquent que la médecine des bœufs
et du mouton et de l'autre animaux du champ et
autrefois un objet de mépris, car la Vétérinaire
dépend essentiellement de l'agriculture qui elle-même
a été la bête de l'histoire. Aussi combien il seroit dans
l'erreur celui qui croiroit pouvoir en dire l'histoire de la
vétérinaire d'après le différent système et les
diverses hypothèses qui ont eu lieu autrefois dans la
médecine humaine. Si au de la guerre et ce brillant
tournoi aux quels la noblesse se adonnait prodige
toute entière donneront une forte impulsion à l'étude de
l'hippiatrique. Cette science en effet en enseignant le
soin à donner aux animaux dans les combats de
l'armée dans ces combats, ceux qui s'y appliquent
acquiescent dans cette profession autant d'richesse
que d'honneur, les deux mobiles les plus puissants pour
porter le homme à la culture de toutes les sciences.
J'ai aussi passé sous silence d'autres ouvrages
Grecs qui traitent il est vrai de la manière de
soigner les chevaux, mais qui n'ont paru peu
important. J'ai mis dans la même classe les ouvrages
de ces écrivains que l'académie de Florence regarde
et cite comme de copie de la langue allemande
et qui sont compris sous le Numéro 17. De la
manière de l'algèbre et la bibliothèque d'antiquité.

Combien elle a contribué à propager les arts et les
 Sciences la célèbre invention de l'imprimerie nous s'honore
 le 15^e Siècle, aussi pour finir cette préface ne parlons
 point des auteurs qui ont fleuri depuis. Les vétérinaires
 sur tout l'étranger qui les premiers ont mis leur
 ouvrages au jour, n'ont pu avoir recours aux
 préceptes de votre auteur. Ainsi c'est au précepte
 de la Définition, de l'expression et de la méthode que
 présentent le Espagnol Herrera et le Sénateur de
 Boulogne Rivier pour l'ouvrage sur la maladie
 des chevaux est très-probas, parqu'il jugant l'age
 qu'il est impossible de faire un bon usage des moyens
 curatifs sur le corps, à moins d'en connaître la disposition
 la structure, il s'est fait précéder de la disposition
 anatomique du cheval (qui en regard au tout n'est
 toute notre admiration et fait le plus grand honneur
 à notre Patrie. Si nous devons un tribut d'éloge à
 Ruffus pour avoir le premier restitué et mis en
 honneur l'art de guérir les animaux qu'elle lui a
 ne mérité par le sursaut de Boulogne qui s'est
 perfectionné. Si nous aussi nous pourrions nous glorifier
 d'avoir avant tout le auteur créateur et enseigner la
 Vétérinaire. D'avoir senti que les préceptes de la médecine
 humaine pourrions s'adapter à la guérison des
 animaux comme l'a démontré l'aveugement de la
 célèbre médecin Sicilien et professeur de l'université
 de Naples Jean Philippe Ingrassia. " que la
 médecine Vétérinaire ne forme qu'une seule et même
 science avec la médecine de l'homme beaucoup plus
 noble. Enfin nous pourrions nous glorifier d'avoir
 toujours eu en honneur ceux qui ont tiré l'art de
 l'étranger. en entre autres ce Charles Patin Français
 de nation qui banni de sa patrie trouva un asile
 honorable auprès de la République de Venise fut
 aggrégé aux célèbres professeurs de l'université de
 Padoue, et qui dans la première leçon de l'année
 Scholastique 1582, exposa en principe et démontra qu'un
 " médecin chirurgien peut sans asile l'art de guérir
 aussi les soins aux animaux malades. Peut-être
 tout en encouragement donner à l'art Vétérinaire
 ont ils engagé quelque médecin de plus célèbre
~~à venir à bon-veire~~ à venir es à nous donner de relations
 exactes de la principale maladie qui affecte cette
 partie de la création. Mais en même temps nous
 devons dire à notre honte que vous avez aujourd'hui
 l'ait l'art Vétérinaire et tout aux pieds les
 préceptes de nos pères, tandis que d'autres nations

entre autres la France, l'Allemagne & l'Angleterre et
l'Espagne ne s'occupe qu'à valider les
progrès de ces arts si utiles, qu'elles prodiguent les
prix et les honneurs à ceux qui le cultivent et les
récompensent par toutes sortes d'incitations à la
progrès à son dernier degré de perfection. Cependant
rien n'est encore à désirer car si les nations ont
négligé jusqu'ici la Vétérinaire ce n'est pas faute d'en
sentir l'utilité. mais il nous manque de savoirs
nécessaires et d'encouragement pour y parvenir.

Il nous souvient d'un D^{re} bi-infant à Claude
Bourgeois qui en 1762, ouvrit à Lyon la première école
Vétérinaire basée sur du principe certain et à Alfort
en 1765. L'une et l'autre pour donner des élève très
habiles.

On ne doit pas cependant qu'il n'y a pas eu autrefois et
en qu'il n'y a pas encore aujourd'hui d'école Vétérinaire
en Italie. Affect le collège Zoologique a été établi
à Paris en 1773, et à peu près dans le même temps à
Turin et à Mantoue. Nous avons vu ensuite une
école Vétérinaire à Boulogne en 1783, à Lescar en 1786,
à Modène et à Naples en 1791, à Rome en 1806, enfin
à Milan en 1808. mais ces différentes écoles ont
éprouvé plusieurs vicissitudes qui ont mis à leur
réputation. Quoiqu'il en soit la Vétérinaire sera une
science absolument inutile et ceux qui s'y appliquent
pour en connaître beaucoup qui possèdent des
compétences dans plus d'un genre et seront exposés à
être trompés tant qu'ils croient pouvoir s'exercer
sur autrui de connaître et de cultiver l'économie agricole.